

vol est très élevé ; à peine les distingue-t-on comme une ligne noire tracée en forme de herse, sur le fond bleu du ciel, mais si haut qu'elles passent, leur cancan nasillard et mesuré éveille toutefois l'attention du chasseur. La bonne nouvelle fait le tour du village en un clin-d'œil, et chacun d'astiquer son fusil, de remettre à neuf ses appelsants, de ramollir ses bottes et d'aiguiser sa bêche, pendant que Castor qui a dormi tout l'hiver sous le poêle, se lève, frétille de la queue et promène un œil réjoui sur ces appelsants.

L'outarde et l'oie sauvage sont deux gibiers à plumes de recherche dans nos parages. Pour être les plus convoités, ils sont aussi les plus difficiles à atteindre. M. Chabot n'exagérait guère en disant que chaque outarde abattue coûte une soixantaine de lieues de marche, sans compter les rhumatismes et les courbatures, chafnes de plomb que Nemrod, devenu vieux, agite avec aigreur au coin de son foyer.

Les premières bandes d'outardes sont bientôt suivies par d'autres plus nombreuses qui se rapprochent de terre et vont s'abattre dans les champs ou sur nos battures, où elles se repaissent des grains échappés des épis de la dernière récolte, de racines sucrées, jarnottes ou petites échalottes que les glaces ont enlevées du fond pour les entraîner avec elles. Les pauvres émigrantes ont grand besoin de cette réfection, car elles sont maigres à faire pitié au plus âpre des chasseurs. Aussi, les laisse-t-on quelques jours se repaître en liberté des mets succulents que leur distribue la Providence des oiseaux, qui est aussi la nôtre. Il ne leur faut pas grand temps pour se remettre. En moins d'un mois, elles se remplument, se font dodues, deviennent grasses à fendre avec l'ongle.

Bonne chance alors, si le chenal est libre à dix ou douze arpents de la grève, si une large portion de la batture se découvre à marée basse. C'est le moment de dresser des huttes au bord de la glace, et de lancer ses appelsants naturels ou artificiels.

Les appelsants naturels sont des outardes ou des canards apprivoisés, attachés à une ficelle, à pertée de fusil de l'affuteur, qui attirent par leurs cris ou agissements leurs congénères sauvages ; les appelsants artificiels sont des oiseaux fabriqués en bois, que l'on fixe à deux planches liées en forme de croix et auxquels le mouvement de la vague prête une apparence de vie. Ils sont représentés en diverses attitudes, les uns le cou dressé et en éveil, les autres le cou allongé horizontalement comme dans la colère, ou bien plongeant dans l'eau, comme lorsqu'ils cherchent leur nourriture.

—Une outarde *appelante* est restée célèbre dans les fastes de chasse de cette côte, c'est l'outarde de M. Baillargeon, frère de feu Monseigneur Baillargeon et riche habitant de l'île-aux-Grues. Cette outarde, capturée jeune, étant encore *piron*, avait été admirablement dressée. Le plus souvent, on la gardait à la maison où elle vivait dans la meilleure intelligence avec le chien et le chat. Elle répondait à son nom, prenait un sensible plaisir aux caresses, se montrant toujours douce, aimable et d'une grande propreté. Il ne lui manque vraiment que la parole, disaient les gens. Le printemps venu, elle présentait le retour de ses anciennes compagnes dont les vents du midi lui apportaient les premières émanations. Inquiète et troublée, elle restait de longues heures, le col tendu, l'œil scrutant les profondeurs azurées, et saluait d'un grand cri le premier point noir qui lui annonçait l'arrivée de ses sœurs vagabondes. A ce moment, si M. Baillargeon jugeait l'occasion favorable, il n'avait qu'à lui dire "va ma Cocote" et fière, elle s'élançait dans les plaines de l'air à la rencontre des voyageuses, qu'elle ne tardait pas à ramener sous le plomb du chasseur. Deux ou trois fois par saison de chasse, M. Baillargeon allait faire le coup de fusil sur la batture du Loup-marin, à sept ou huit lieues au dessous de l'île-aux-Grues. Était-il à la gêne dans sa chaloupe, il laissait Cocote prisonnière à la maison avec instruction de la lâcher lorsqu'on le

jugerait loin en route. Cocote, qui avait flairé l'odeur de la poudre prenait son essor, dès qu'on lui ouvrait la porte et se rendait tout droit à la batture. Si les outardes étaient lentes à venir, elle donnait un grand coup d'aile qui la portait parfois jusque vers la Malbaie, et rarement elle revenait solitaire. On ne saurait dire les bons coups qu'elle a valus à son maître. En vérité, cette outarde valait mieux que la poule aux œufs d'or.

Un jour, il y a des années de cela, M. Picard Onda8onhont, père de notre grand chef Huron, fin chasseur entre mille, remontait tranquillement la rivière Saint-Charles, en arrière de Castorville, pagayant sans bruit, en quête de rats-musqués ou de visons, lorsqu'il aperçoit tout à coup, dans une petite anse, deux beaux canards noirs qui se laissaient aller au fil de l'eau. Laisser-à l'aviron, saisir son fusil, l'épauler et viser, puis lâcher la détente fut pour lui l'affaire d'un crac. Le plomb a grêlé tout autour des volatiles, l'eau en a poudroyé, mais ô surprise ! ils ont à peine bougé. Rien de plus pressé pour le chasseur que de recourir à sa poire à poudre, recharger son arme, et reprendre son coup manqué ; mais à ce moment, une voix joyeuse se fit entendre du fond d'un taillis d'aulnes qui se trouvait tout auprès : "Assez ! assez ! père, vous allez abimer mes canards de bois." C'était M. Gregory, un de nos habiles chasseurs aux aguets de vrais canards, auprès de ses appelsants. Jugez de la surprise, de la déconvenue du vieux huron qui s'était laissé surprendre par cet artifice.

\*\*\*

Bientôt, les canards sauvages viennent se mêler par troupes innombrables aux premiers occupants de la batture. Des cris assourdissants se font entendre, toute la nuit, à plus de demi lieue de distance. Au clair de la lune, l'aspect de cette masse noire grouillante qui se dessine nettement au-delà de la ligne blanche des glaces fines, le concert cacophonique qui s'en élève les voix mystérieuses, que la marée montante prête aux glaces cavernueuses, qu'elle mine, rongé, broie, roule ou déchire, font passer dans les veines un frisson de soulèvement.

Autrefois, nos rives étaient visitées par les cygnes et les oies sauvages. Les premiers sont entièrement disparus. On lit dans M. J. M. LeMoine "les Oiseaux : "Un bien beau cygne fut tué à l'île aux Grues vers 1825. Le seigneur de l'île, D. McPherson, Ecr., en fit don au gouverneur de cette province ; le bel étranger avait au delà de six pieds d'envergure." Les oies sauvages fréquentent la rive nord jusqu'à Saint-Joachim : quelques groupes hardis s'aventureront vers le sud jusqu'à l'île aux Oies, leur ancien domaine : les gros bataillons stationnent à la batture des Loups-marins. Littéralement couverts de ces beaux grands oiseteux, ces rochers, vus à distance, aux beaux jours de mai et de septembre, apparaissent comme d'immenses bans de neige. Rien de plus ennuyeux que leur cri, qui ressemble à s'y méprendre à l'abolement d'un caniche. En revanche, leur chair d'une saveur délicate, préférable à celle de l'outarde, les place dans l'estime des gourmets au même rang que la sarcelle.

Dès que les grandes mers de mai, aidées des vents ont replié et enlevé la nappe de glace qui couvrait les battures, nos chasseurs se hâtent d'aller se percer. On les voit, chaussés de grandes bottes sauvages, la bêche et le fusil à l'épaule, suivre la mer qui se retire lentement devant eux, jusqu'à quelques arpents de la ligne du baissant, et là se crachant dans les mains, se mettre à creuser un trou de trois à quatre pieds de profondeur, et de largeur suffisante pour s'y blottir. La terre extraite est façonnée en forme d'oiseaux qu'ils dispersent à distance autour du trou. Les pieds et les genoux dans la boue, a lossés à une herbe humide, ils guetteront pendant des heures, le passage du gibier. On compte parfois dix à quinze trous percés sur une même ligne—chacun d'eux recelant son homme. Que le gibier passe à portée—chaque trou, comme une boîte à surprise dont on a touché le res-

sort—montre un canon de fusil, puis une tête. Pan ! Pan ! Pan ! une vraie fusillade sur toute la ligne. Mais hélas ! le gibier se fait chaque année de plus en plus rare ou défilant, et souvent les meilleurs chasseurs reviennent bredouille—sans avoir même fait *peter un cap*.

La marée monte et remplit le trou. Au baissant suivant, il faudra remplacer la bêche par un plat—vider le trou d'abord creusé—tâche aussi ennuyeuse que la première ; mais un chasseur ménage-t-il jamais ses peines ?

En face de Saint-Thomas, par le milieu du fleuve qui mesure ici cinq lieues de largeur, s'élèvent plusieurs îles de diverses dimensions. L'île-aux-Grues, la plus importante, forme une paroisse avec l'île-aux-Oies sa voisine à laquelle une chaussée naturelle ou dune la relie à marée basse. Il y a une habitation à l'île au Canot, sentinelle avancée de ce groupe, une autre à l'île Sainte-Marguerite—deux ermitages où les jours d'hiver doivent être bien longs. A six milles au-delà gisent les *battures plates*, fort en renom pour la pêche au bar et la chasse aux canards, bernaches, sarcelles, etc. A ceux qui se hasardent jusque-là, au pied même du cap Tourmente sont réservées les bonnes aubaines—les exploits dont on parle pendant longtemps à la veillée, en les grandissant de soir en soir jusqu'aux dernières limites de la crédulité humaine. A l'île au Canard, à l'île Sainte-Marguerite, à Deux-Têtes, il y a des chances de réussite comme aux battures plates, avec plus de confort et une meilleure assiette de campement. Car ce dernier endroit se compose d'une série de rochers émergeant à mer basse, mais que l'eau recouvre presque en entier à l'étal de haute marée. Survenne une forte brise du nord-est, le flot s'élève jusqu'aux dernières crêtes des rochers ; le chasseur sans abri se voit alors forcé de déguerpir, et pour peu que le vent augmente, se porte à la tempête, sa position devient réellement dangereuse. Au mois de septembre 1879, un groupe de nos meilleurs chasseurs, surpris par une tempête du sud-ouest sur ces cayes, ont été à deux doigts de leur perte. Je laisse ici la parole à M. Louis Letourneau, l'un des acteurs de ce petit drame :

"Le 17 septembre 1879—je me souviendrai toute ma vie de cette date—God mon frère, Cazeau, Gagnon et son fils, âgé de quinze ans, avec un chien de chasse, nous partions en chaloupe, munis de provisions, de lignes, de quatre fusils et d'une boîte à savon ordinaire où nous avions enfermé nos appelsants. Nous avions aussi à bord un *flat* ou petite embarcation pour nous débarquer à volonté à toute heure de la marée en laissant la chaloupe au mouillage.

"Une assez bonne brise du sud ouest nous porta vivement jusqu'aux îles, mais là, le vent ayant molli, nous primes les rames pour nous rendre aux *Battures plates*, où nous arrivâmes à marée basse. Nous mouillâmes à deux arpents de la première batture, à une profondeur d'environ quatre pieds d'eau. En deux voyages du *flat*, nous débarquâmes, hommes, fusils et appelsants—mais nous laissons nos provisions à bord.

"Les *battures plates* sont formées de trois rangées de rochers couchés en longueur dans le sens du courant et séparés par deux bras étroits que la mer laisse à sec au baissant. Ces rochers émergent alors de sept à huit pieds au-dessus de l'eau, mais les grandes mers les recouvrent entièrement.

"Voyant le temps aubeau, nous nous dispersâmes de côté et d'autre, les uns pour pêcher, les autres pour chasser.

"Vers une heure de l'après-midi, le vent s'élève un peu, soufflant toujours du sud-ouest. On ne s'en inquiète pas d'abord et chacun continue, qui à chasser qui à pêcher. Seul, le jeune Gagnon, sentant l'aiguillon de la faim, prit le *flat* et se rendit à la chaloupe pour manger une bouchée. Il pouvait être environ deux heures. Soudain, le vent augmente, et en moins de dix minutes, il tourne à la tempête. Nous nous rassemblâmes en face de la chaloupe, mais de rappeler le jeune Ga-

gnon, il n'y faut pas songer. Ou la mer engloutirait son esquif ou elle le broierait sur les rochers. Force nous est d'attendre. Peut-être ne sera-ce qu'une bourrasque, un coup de vent ; mais voilà la mer qui monte, et le vent redouble de fureur. L'inquiétude nous gagne : nous nous réfugiâmes sur la batture du milieu, un peu plus élevée que les deux autres. La mer furieuse s'élança à l'assaut des rochers nous couvrant de son écume, les vagues hurlantes bondissent jusqu'à nous comme des bêtes fauves qui veulent nous dévorer—et la mer monte toujours. Un frisson de peur autant que de froid passe dans nos veines. Nous réunissons à la hâte de gros cailloux pour en hausser notre plate-forme—nos fusils couchés dans un cran sont assujettis par une grosse pierre, à côté de nos appelsants.

A. N. MONTPETIT.

(A suivre)

On sait que Victor Hugo a été dans sa jeunesse le poète de la monarchie et de la religion. On ne peut se lasser de lire les beaux vers que lui inspirèrent la mort de l'infortuné Louis XVII, la naissance du duc de Bordeaux (comte de Chambord) ; l'assassinat du duc de Berry, etc. Plus tard il chanta le génie et les exploits de Napoléon Ier dans plusieurs pièces fameuses entr'autres la suivante :

LUI

J'étais géant alors et haut de cent coudées.

BONAPARTE.

Toujours lui ! lui partout !—Ou brûlante ou glacée,  
Son image sans cesse ébranle ma pensée ;  
Il verse à mon esprit le souffle créateur ;  
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles  
Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,  
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois, guidant l'obus aux bonds rapides ;  
Là, massacrant le peuple au nom des régicides ;  
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs ;  
Là, consul jeune et fier, amaigri par des veilles  
Que des rêves d'empire emplissaient de mer-  
Pâle sous ses longs cheveux noirs ; [veilles,

Puis, empereur puissant, dont la tête s'incline,  
Gouvernant un combat du haut de la colline,  
Promettant une étoile à ses soldats joyeux,  
Faisant un signe aux canots qui vomissent les flammes,  
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,  
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux !

Puis, pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on  
[tourmente,  
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui ferme,  
[mente,  
En proie aux gèliers vils comme un vil criminel,  
[nel,  
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,  
Promenant sur un roc où passent les orages  
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand là surtout ! quand puissante  
Des porte-clefs anglais misérable risée, [brisée,  
Au sacre du malheur il retrempe ses droits,  
Tient au bruit de ses pas deux mondes en haleine,  
Et, mourant de l'exil, gêné dans Saint-Hélène,  
Manque d'air dans la cage où l'exposent les rois !

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir  
[Dieu même,  
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême !  
Il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil,  
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,  
Et, prenant pour lincoln son manteau militaire,  
Du lit de camp passe au cercueil !

## NOTRE PRIME

Notre nouvelle prime est maintenant prête. Tous ceux qui paieront leurs arrérages et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain auront le droit de l'avoir.

## PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc. En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, Chimiste,  
646, rue Ste-Catherine, Montréal.